

BUSINESS STORY

10 MAI 2024



ET LE RIDEAU SUR LES CHAMPS EST TOMBÉ

La salle Grand Normandie, de l'UGC des Champs-Élysées, était l'une des plus grandes de Paris avec une capacité de 862 places.

Par *Adrien Gombeaud*
Photographe: *Simone Perolari* 

Au 116bis Champs-Élysées, le Normandie ne passera pas l'été. Après sa fermeture, il ne restera plus qu'un seul cinéma, sur une avenue qui en a compté plusieurs dizaines. Les professionnels du secteur aussi abandonnent un quartier qui fut, pendant près d'un siècle, un petit Hollywood parisien.



Le cinéma UGC Normandie, inauguré en février 1937, devrait très prochainement fermer ses portes.



SIMONE PEROLARI POUR LES ECHOS WEEK-END

Fin avril 2024, à la sortie du métro parisien Franklin D. Roosevelt, sur une palissade, une publicité annonce la naissance d'une « nouvelle adresse enchantée ». Juste au-dessus s'efface l'empreinte de lettres arrachées : Gaumont Champs-Élysées. L'hiver dernier, en catimini, l'ex-Marignan fermait en emportant quatre-vingt-dix ans de cinéma. À quelques pas de là, dans ses bureaux de la rue Marbeuf, Sophie Dulac, productrice, distributrice et exploitante se désole : « Vous avez remarqué ? Quand un cinéma ferme, il ne laisse aucune trace. On ne sait même plus qu'à cet endroit il y eut un cinéma ! » Puis, ce fut au tour de UGC d'annoncer la mort du Normandie, l'une des plus belles salles du pays, ultime emblème du septième art sur l'avenue. Pendant ce temps, chez Pathé, rue Lamennais, on remplit les cartons en vue du départ vers un nouveau siège, derrière l'Opéra Garnier. Ainsi, jour après jour, les Champs voient-ils s'évaporer salles et maisons de production. À l'été, ne resteront que les écrans du Publicis, au pied de l'Arc de triomphe, et, dans les rues adjacentes, les vaillants Balzac et Lincoln. Dans quelques années, qui se souviendra qu'en ce lieu prospérait un petit Hollywood hexagonal ?

UNE AVENUE, DES CINÉMAS, UN MYTHE

« Pour moi, ça a toujours été les Champs, se souvient la productrice Michèle Halberstadt, au téléphone, dans le brouhaha de Roissy. Jeune cinéphile, j'habitais le VII^e arrondissement et je traversais la Seine pour aller au ciné. Au Publicis, j'ai vu mes premiers Woody Allen. À l'autre extrémité de l'avenue, au Matignon, j'ai découvert "Vol au-dessus d'un nid de coucou". Et puis "Amadeus", au Paris, la salle de Marcel Dassault... Plus tard, j'emmenais mes enfants voir les Disney. » Pour l'actuelle maire du VIII^e arrondissement, Jeanne d'Hauteserre, les Champs tenaient presque du fantôme : « Provinciale, quand je venais à la capitale, j'allais sur les Champs-Élysées. Avec mes copines, on achetait des sandwiches et on allait au cinéma. Les films voyageaient moins. Une fois rentrée, j'étais fière de dire que j'avais vu un nouveau



Le Normandie, un des cinémas mythiques de « la plus belle avenue du monde », qui a compté jusqu'à 60 écrans.

Christian Boisloret, opérateur chef d'équipe, dans la cabine de projection, pour quelques semaines encore.

BELLE DES CHAMPS

Dans un nouveau livre intitulé *Le cinéma était leur pays* (Vérone Editions), Serge Siritzky relate la saga d'une famille, pilier du cinéma français. Le texte insiste surtout

sur les spoliations subies par Léon, son grand-père, pendant la guerre et les injustices dont il a été victime à la Libération. Un chapitre est néanmoins consacré à

la sortie d'*Emmanuelle*, distribué par Samy et Jo Siritzky en 1974. Serge Siritzky décrit le jour de la sortie, la fille d'attente qui s'étire à 14 heures sur les Champs, sous

les seins affichés de Sylvia Kristel. Puis la stupéfaction de son père, Samy, qui comprend qu'à 14 h 30 les spectateurs patientent déjà pour la séance... de

16 heures! *Emmanuelle* restera douze ans à l'affiche du Triomphe, totalisant en France 9 millions d'entrées. Le cinéma ferme en 2007 et le bâtiment disparaît en 2011.



Ci-dessus, sur le tournage, en 1959, de *À bout de souffle*, de Jean-Luc Godard (à gauche), et de la célèbre scène où Jean Seberg et Jean-Paul Belmondo (à droite), déambulent sur les Champs-Élysées.

À droite, le Publicis Cinémas, le dernier en activité sur l'avenue. Après l'âge d'or des années 1960-70, la fréquentation des salles de l'avenue n'a pas cessé de chuter.

film sur les Champs. L'avenue symbolisait le pays: les célébrations du 14 juillet, le Tour de France... et les affiches de Jean-Paul Belmondo!» En ce début des années 1970, les Champs-Élysées comptaient plus de 60 écrans. Le tout premier, le Colisée, datait de 1913. Il sera rasé dès 1988.

Dans les allées de l'exposition « Architectures remarquables: les ciné-palaces », à la Fondation Jérôme Seydoux, le cocommissaire Axel Huygues, fondateur du site salles-cinema.com rappelle qu'à Paris, le berceau du septième art se trouve dans le quartier des Grands Boulevards. Les Champs ont immédiatement suivi. Le Quartier latin avec sa myriade de salles

d'art et essai fleurira plus tardivement, à partir des sixties. L'exposition relate l'essor de salles conçues comme des temples grandioses par de jeunes architectes ambitieux. Dans les vitrines, on reconnaît les escaliers rutilants du défunt Marignan. Les Champs incarnaient cette conception luxueuse du cinématographe, avec ces halls débordant d'ornements, le personnel en uniformes et les programmes à l'entrée. Des « palaces », à l'image de producteurs flambeurs.

Car, autour des Champs, va rapidement graviter tout un écosystème. Les professionnels travaillent au pied des salles, au plus près des spectateurs. Le *Fouquet's*, mythique brasserie du coin de l'avenue George V, affiche aujourd'hui les clichés des stars prises par le studio Harcourt. L'hiver prochain, l'établissement accueillera son cinquantième dîner officiel des César: « 700 couverts qui arrivent en pleine nuit, avec une concentration énorme de personnalités, explique le directeur Restauration Stéphane Tendero. Et notre défi, c'est d'enchaîner sur le petit-déjeuner, comme si de rien n'était. »

Cependant, l'importance de l'endroit se situe au-delà des paillettes, dans les marges feutrées des grands argentiers. Le producteur Marc Missonnier évoque ainsi ses illustres ancêtres: « Pour monter un film, vous aviez beaucoup moins de partenaires. Un producteur, un distributeur, éventuellement un exploitant... L'affaire pouvait se sceller autour d'une table du "Fouquet's". » Quelques mois plus tard, le film sortait. Avant l'ère informatique, le box-office restait un mystère: « Il y avait à l'étage une table réservée aux producteurs qui, le mercredi, guettaient la file d'attente qui se formait devant le Normandie pour deviner si leur entreprise était un échec ou un succès », poursuit Stéphane Tendero.



JACQUES BOISSAY / ANG-IMAGES SIMONE PEROLARI POUR LES ECHOS WEEK-END



11 414
EUROS

par an du mètre carré, c'est le loyer moyen estimé sur l'avenue des Champs-Élysées. Même la puissante UGC n'a plus les finances pour suivre.

Au 122 Champs-Élysées, le Lord Byron, ouvert en 1932, (ici dans années 1950), offrait une salle unique de 441 places.

C'était le temps des frères Hakim, Claude Berri, Jean-Pierre Rassam, Daniel Toscan du Plantier... des géants qui se reconnaissaient dans les bâtiments monumentaux, les coupoles, les façades sculptées et les perspectives vertigineuses du quartier. Quant au spectateur, même loin de Paris, il savait que les films se mitonnaient dans le chaudron des Champs. Car sur tous les écrans, le petit Mineur lançait sa faucille à l'heure de la pub pour claironner son adresse: «79 Champs-Élysées, Paris». À partir de 1982, le générique d'une émission allait donner à l'avenue sa nouvelle bande-son. Le samedi soir, une rutilante averse de

champagne déferlait dans les foyers. Le rendez-vous de Michel Drucker s'intitulait «Champs-Élysées», deux mots qui, de Nice au Havre, offraient à chacun l'illusion d'apercevoir par la serrure de la télé, un éclat de l'arène du show-business français.

LE CŒUR BATTANT D'UNE PROFESSION

Ce mythe a survécu jusqu'à la fin du millénaire. «Ma première société s'est appelée Fidélité car son siège était dans ma chambre, rue de la Fidélité, se souvient Marc Missonnier. Ensuite on s'est installé près du métro Étienne Marcel. Et dès que ça a commencé à bien marcher, avec mon

associé Olivier Delbos, on s'est fait plaisir: on s'est payé des bureaux de nababs, rue Lincoln [à deux pas de l'avenue des Champs-Élysées, NDLR]! On était enfin au cœur du cinéma français, dans la rue d'AMLF, la société de Robert Dorfmann qu'avait reprise Claude Berri. Ce n'était pas un signe de richesse mais le symbole de ce que nous voulions devenir, de la place que nous entendions occuper. Soudain, les réunions se faisaient chez nous et ce n'était plus nous qui allions chez les autres.» Longtemps, Missonnier va perpétuer la tradition. «Lorsque je sortais un film, le mercredi matin je prenais une table au "Fouquet's", j'achetais la presse pour lire

les critiques et j'attendais le box-office.» Il s'interrompt, songeur. «Vu d'aujourd'hui, je vous avoue que tout ça me paraît un peu ridicule. Mais à l'époque ça marchait comme ça.»

Au bout du fil, Michèle Halberstadt se dirige vers sa porte d'embarquement. «C'était là où il fallait être. Même à Neuilly, Gaumont et UGC, siègent avenue Charles-de-Gaulle, pile dans l'axe de l'Arc de triomphe.» Elle a débuté comme journaliste au magazine de cinéma Première, dont les locaux se trouvaient rue de Berry, près du Lancaster, où elle interviewait les stars américaines de passage. La société ARP Sélection, qu'elle dirige avec Laurent Pétin, a longtemps siégé au 75 Champs-Élysées. «On a sorti "Épouses et Concubines" au Publicis, se souvient-elle encore. C'est au Publicis Matignon que j'ai montré "Taxi" aux exploitants et compris qu'on tenait là quelque chose d'exceptionnel.» Ce triomphe permettra au couple de déplacer ARP dans le superbe hôtel particulier de la rue Jean-Mermoz, qu'elle occupe toujours aujourd'hui. Et dans Taxi 2, le taxi héroïque s'introduira sur les Champs-Élysées dans le défilé du 14 juillet.

UNE AVENUE POUR LES TOURISTES

«Je daterais le début de la fin des Champs à 1995. L'ouverture du Cité Ciné Les Halles a été un véritable aspirateur à salles», poursuit la productrice et distributrice. Avec ses 37 écrans, le paquebot d'UGC déporte les spectateurs dans le «ventre de Paris». Parallèlement, sur les Champs, la Poste, les agences de voyages, compagnies aériennes... cèdent la place à des commerces destinés aux seuls touristes. En 2013, la fermeture du Virgin Megastore sonne le glas de la vie culturelle. «Pour que les Parisiens s'intéressent à nouveau aux Champs-Élysées, il faudrait que les Champs-Élysées s'intéressent encore aux Parisiens, déplore la maire du VIII^e. Or, comment pourraient-ils s'y retrouver parmi toutes ces grandes marques qui existent dans toutes les capitales du monde?»

Macarons, parfums, sacs de luxe... les enseignes des Champs-Élysées sont les mêmes que celles du Duty Free que traverse Michèle Halberstadt. «On vient justement de terminer le nouveau film de Richard Linklater qui retrace le tournage de "À bout de souffle", confie-t-elle. On a tenté de reconstituer l'ambiance de cette époque où les Parisiens flânaient encore sur les Champs... et c'était presque impossible. Il n'en reste rien!»

Les bureaux de Sophie Dulac donnent sur la brasserie La Belle Ferronnière où Godard buvait des coups au cours de ce tournage, en 1959. «Chaque jour, 300 000 personnes qui ne sont pas consommateurs de cinéma déambulent sur l'avenue, constate la productrice. Un flot qui vous porte sans inciter à s'arrêter pour entrer dans une salle.» Amoureuse du quartier, elle aussi a éprouvé ce sentiment que les Champs s'éloignaient. En 2012, Sophie Dulac a donc pris l'initiative de créer le Champs-Élysées Film Festival qui, chaque mois de juin, fera revenir le cinéma sur l'avenue avec une

Le film érotique *Emmanuelle*, ici en 1976, restera douze ans à l'affiche du cinéma Le Triomphe sur les Champs-Élysées.



FRANÇOIS LOCHON/GAMMA-RAPHO



Classé cinéma d'art et d'essai, Le Balzac, inauguré en 1935, est l'un des derniers encore en activité.

programmation de films indépendants américains. « Avec le festival, j'ai eu l'impression de me réapproprier les Champs », avoue-t-elle. La prochaine édition se tiendra du 18 au 25 juin. Fermeture des salles oblige, l'événement s'éparpille au Club de l'Étoile, rue Troyon, ou au Mac Mahon, à la frontière du XVII^e.

Tous ces départs nous racontent l'histoire d'un art qui n'a jamais cessé de batailler avec les rudes réalités de l'immobilier. Chez UGC même, la fermeture du Normandie est vécue douloureusement, confesse Samuel Loiseau, directeur des opérations du groupe. « Nous avons 50 cinémas mais celui-ci était le plus ancien et on y a organisé les avant-premières de "Lalaland", "Gangs of New York", "Eyes Wide Shut"... »

Le Normandie partira la tête haute. UGC a invité de grandes personnalités à présenter une programmation de films liés à l'histoire de la salle et aux souvenirs de chacun. Même Tom Cruise aurait été invité. L'équipe reste à l'écoute des suggestions des spectateurs sur les réseaux sociaux avec le hashtag #merciUGCnormandie. « Les soirées exceptionnelles faisaient encore salle comble mais au quotidien la fréquentation a été divisée par quatre depuis 2010. Parallèlement, les enseignes de luxe ont poussé les loyers vers des sommets incompatibles avec le modèle économique d'une salle de cinéma. » Les murs du Normandie appartiennent au Qatar.

Sur l'avenue, le loyer est en moyenne estimé à 11 414 euros par an au mètre carré. Même la puissante UGC n'avait plus les moyens de suivre.

À déambuler dans ce quartier, parmi les cendres du passé, l'évidence s'impose : derrière les soirées au Fouquet's, les visons et les cigares, le cinéma français est toujours resté un artisanat tandis que le luxe devenait une industrie mondialisée. Désormais, UGC organisera ses avant-premières aux Halles ou à Bercy. Les salles y sont belles, néanmoins, Samuel Loiseau en convient, rien ne remplacera l'arrivée de stars sur fond d'Arc de triomphe.

DE NOUVELLES SALLES

Si les cinémas des Champs-Élysées s'en vont, d'autres renaissent ailleurs. On attend prochainement la réouverture de la Géode. Fermée depuis 2018, la salle nichée dans l'énorme sphère-miroir de la Villette va déployer 1 000 m² d'écran.

Le Pathé Palace, ex-Paramount Opéra revisité par Renzo Piano, pourrait ouvrir dès cet été. Également attendue d'ici la fin de l'année, la réouverture, après sept ans de travaux, de la mythique et exotique Pagode du VII^e arrondissement.

« Le cinéma a changé, comme le monde a changé, constate Marc Missonnier. Les grands producteurs des Champs-Élysées avaient des voitures avec chauffeur. Nous, on se déplace à vélo. » Depuis les bureaux de sa société Moana Films, il aperçoit l'ombre de l'Opéra, d'un côté, et le canyon des Grands Boulevards, de l'autre. Sur la carte du nouveau territoire des maisons de production, le Grand Rex a pris le relais du Normandie pour les avant-premières. « Je peux y aller à pied. Pour rien au monde, je ne reviendrais sur les Champs-Élysées ! »

Michèle Halberstadt reste rue Jean-Mermoz, en sachant que, dans son métier, plus personne n'éprouve le besoin de s'installer dans son quartier. « Quand les réunions se tiennent par Zoom, l'adresse de vos bureaux n'est plus aussi stratégique. Pourquoi vouloir se trouver à un endroit particulier, quand on peut être partout à la fois ? » constate-t-elle avant de passer en mode avion. Sophie Dulac ne partira pas non plus. « Je vote encore dans le quartier et j'ai l'habitude d'y aller tôt. Ces dimanches matins, quand je remonte l'avenue, les magasins sont fermés et il n'y a presque personne. Tout est si calme... alors je me dis simplement : qu'est-ce que c'est beau ! » Dans ces moments-là, brièvement passe dans le ciel comme une éclaircie, et les Champs-Élysées redeviennent un décor de cinéma. ●

Plus d'infos sur lesechos.fr/weekend